

D'eau et de papier

Michel Lemaire

Volume 33, numéro 2 (194), avril 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31997ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemaire, M. (1991). D'eau et de papier. *Liberté*, 33(2), 26–29.

MICHEL LEMAIRE

D'EAU ET DE PAPIER

PHASES

Sur les cercles de cuivre que suivent les planètes, aucune ne discute ou quête son orbite. La terre connaît son rôle et la lune le sien. Même les astéroïdes assument leur chemin. Et chacun est exact, l'amour arrive à l'heure. Charroyant de grands sacs d'horlogerie déglinguée, les ombres de ce monde se croisent sans se voir — à temps, si temps il y a de conjonction sentimentale. Je t'ai aimée pendant un temps, tu m'as aimé pendant un temps. Et notre amour s'est épuisé sans que les dits temps coïncident, ainsi que le demandait le miracle. Sur les places obliques, des gens tournent lentement sur eux-mêmes, les bras en croix, la tête penchée, comme des astres déboussolés.

PRÉSENCE

Elle est là, constamment et partout, où son geste la porte. Lorsqu'il lève les yeux de son livre, elle est là, dans son regard au-dessus des fleurs du jardin. De la traversée de la pièce vers la bibliothèque, elle naît comme une phrase entre ses bras. Comme un réseau que tisse sa respiration, comme un parfum qui glisse dans l'escalier et lui rappelle de respirer. Si son sexe l'invente et l'ouvre en sa tiédeur de fruit en confondant des souvenirs, c'est au-delà de lui qu'elle s'avance et le conduit. Vive et légère et blanche, elle est là dans sa robe d'eau et de papier. Telle une brume qu'il vaporise de la main, une présence qu'il réalise d'une plume apaisée, car ce n'est tant le contour d'un sein ou d'une hanche qu'il dessine, qu'une réponse illusoire.

PAPIERS

Des japons, des hollandes, il ne connaît que la règle de grammaire. Son écriture arthritique se contente de papier d'écolier. Vieil écolier, taché d'exil, les yeux brûlés dans le grimoire. Vanité de posséder les nombres, d'arrêter le soleil. Couteau perdu dans le sable. Côté cœur, cependant, des eaux colorées lentes même apprivoisent ces papiers. Elles fleurissent dans leur blancheur, en danseuses innocentes. Elles épanouissent la beauté. Le pinceau seul devine l'issue du labyrinthe, car il ne cherche rien et joue dans le présent. Et signes et symboles, dénoués par les couleurs, s'annulent et disparaissent.

LA TRANSPARENCE

Des montagnes de la Chine, un ruisseau coule et vient jusqu'à son jardin. Il n'a jamais découvert ce ruisseau, et pourtant, son jardin est bien petit. Il a battu les bois derrière la maison, mais n'a jamais su s'y perdre. Avec son parapluie, son bagage de cailloux et son amour des filles, il s'emballe sans cesse pour des ailleurs de pacotille. Et la peur de son ombre collée sous ses souliers, cette incapacité à dire oui, sa roulotte éternelle et son dernier œillet et l'emportent et l'entravent en de stériles géométries. Mais là-bas le ruisseau lui revient, le rappelle.

Quand il s'assoit au pied d'un arbre pour mieux l'écouter, la mélodie s'efface aux bruissements du feuillage. Car son ruisseau ne sait que fredonner, ou murmurer. Et lui semble dur d'oreille, tout embarrassé qu'il est de couleurs et de vanités. A-t-il entr'aperçu son eau claire fuyante entre les clartés du sous-bois? A-t-il couru trop vite? Il faut prendre le temps de rejoindre la terre et d'oublier la chair au sein des feuilles mortes, il faut laisser le temps. Il est là, le ruisseau. On peut s'en approcher, se pencher, on peut y plonger la main. On pourrait s'y guérir: son eau fraîche fait le chemin. On pourrait en élever la main avec, au creux de la paume, quelques billes transparentes, qui joueraient dans la lumière.

Mais l'eau est noire pour qui n'accepte de s'y fondre. Les yeux du monde sont dans ce noir. Et sa main veut toujours prendre. Et s'il y cache une bille, il refuse de l'ouvrir. Où est la transparence? Les saisons enchaînent leurs décors, et la spirale s'accélère. Le bourgeon et la feuille et l'insecte figent, prisonniers de la glace. Le monde gelé tourne immobile. Et sa main est de glace, est-ce la transparence?

Il n'a connu ni le ruisseau, ni le chemin, ni la lumière dans sa main. Il n'a connu le goût de l'eau, ni écrit son poème.

LE JARDIN SOUS LA NEIGE

Il neige. Le blanc naît du silence. Le jardin s'efface sous les yeux du jardinier. Les allées tracées ont disparu. Ne subsiste des parterres qu'une géométrie désuète. Mais les pyramides de jute enveloppant les rhododendrons se dessinent toujours très exactement. Les hiéroglyphes des arbustes rabattus deviennent illisibles pour les yeux sans pupilles. Et le désordre obscur des pins et des genévriers se blottit sous l'hiver où passera le jardinier, la bouche emplie de terre glacée.

Il neige. Le blanc naît du silence. Les formes se dissolvent pour apparaître. Le blanc du papier ne se réalise qu'au moment où le pinceau le marque de son signe noir. Et ce signe est le fruit du silence. En ce jardin vertical, les lignes éteintes et avivées bourgeonnent paisiblement au doigt du jardinier aveugle. Il ne peut accepter la beauté de la neige.

Extraits d'un recueil à paraître aux Éditions du Noroît, Le Goût de l'eau.